Document généré le 25 avr. 2024 10:24

Séquences
La revue de cinéma

La seule chance du cinéma français

Jacques Rivette

Numéro 11, décembre 1957

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52270ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rivette, J. (1957). La seule chance du cinéma français. *Séquences*, (11), 37–37.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1957

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA SEULE CHANCE DU CINEMA FRANCAIS

La seule chance du cinéma français, je crois qu'il ne faut pas la chercher du côté du cinéma comique, qui ne restera jamais qu'un domaine limité; ni de celui du cinéma romanesque, qui a été un espoir, il y a sept ou huit ans, mais qui est maintenant périmé. Cette dernière chance, ce serait un cinéma, sinon social (je n'aime pas trop ce mot), tout au moins un cinéma "situé", qui serait l'équivalent du cinéma italien d'après-guerre.

Mais pourquoi a-t-on jusqu'à maintenant méconnu cette chance? Je crois qu'il est trop facile d'en rejeter la responsabilité sur la censure et les producteurs. C'est uniquement parce que les quelques metteurs en scène français qui ont dit devant les journalistes: "Je voudrais faire des films sociaux", sont en fait des gens pourris. Je pense qu'Autant Lara, aussi bien que Clément, aussi bien que Clouzot, sont pourris, dans la mesure où, ces films, ils pourraient les faire s'ils acceptaient de travailler dans les conditions où ont travaillé Rossellini, Fellini ou Antonioni, c'est-à-dire pour trente ou quarante millions, en tournant peut-être à la sauvette ou dans la rue. Seulement, ils ne veulent pas; ils veulent, d'une part, continuer à gagner de l'argent, d'autre part, continuer à faire des films de prestige. Il est bien évident que Clouzot, qui prétend faire, à la fois, un film sur l'Indochine et un film de 300 millions, dans la même opération, ne fera jamais ni l'un ni l'autre, et d'ailleurs n'a sans doute jamais eu envie réellement de le faire. Il a simplement paradé devant les journalistes et s'est acquis à bon compte une réputation de cinéaste courageux. Et ensuite il tourne Les Diaboliques. Mais, si Clouzot avait vraiment eu envie de faire ce film, il aurait sans doute trouvé 300 millions. Il n'avait pas à s'occuper de la pré-censure; et sans doute son film serait-il passé. Car, après tout, les cinéastes italiens ont également une censure, ont également des producteurs, des distributeurs. Ils ont cependant trouvé le moyen de dire pas mal de choses. Nous n'avons pas vu en France les films de Lizzani. Mais je suppose que Lizzani n'a pas dit carrément: "Je suis communiste, et je souhaite l'avènement de la révolution". Il l'a sous-entendu; mais de façon suffisamment nette pour pouvoir dire ce qu'il avait envie de dire. Tandis que Clouzot, Clément, Autant-Lara (on en revient toujours à ces trois noms, parce que je pense que ce sont les trois grands coupables) n'ont pas voulu prendre ce risque. Parce que ce sont des gens qui ont peur, parce que, je le répète, ils sont pourris, et pourris par l'argent.

En un mot, je crois que ce qui manque le plus au cinéma français, c'est l'esprit de pauvreté. Et il n'y a de chance maintenant pour ce cinéma français que dans la mesure où d'autres metteurs en scène, et non plus ceux-là (car s'ils avaient un moment la chance de dire quelque chose, ils l'ont laissée passer), de nouveaux metteurs en scène, donc, prendront ces risques de faire des films pour 20 ou 30 millions, et peut-être encore moins, en tournant avec des moyens de fortune, sans présenter leurs scénarios à la pré-censure, sans peut-être même les présenter aux producteurs et aux distributeurs. Et c'est là, je crois, la seule chance du cinéma français.

Jacques RIVETTE

Cahiers du Cinéma,
mai 1957.